





# Gangster Squad



Paul Lieberman

# Gangster Squad

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Thomas Bauduret et Éric Betsch

Michel  
LAFON

Titre original  
*Gangster Squad. Covert Cops, the Mob,  
and the Battle for Los Angeles.*

© Paul Lieberman, 2012.

Tous droits réservés.

Première publication par Thomas Dunne Books,  
une filiale de Saint Martin's Press.

Motion Picture Artwork © 2012 Warner Bros. Entertainment Inc.

Tous droits réservés.

© Michel Lafon, 2013, pour la traduction française

7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte

92521 – Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.michel-Lafon.com](http://www.michel-Lafon.com)

## Prélude

### Un étui à violon sous le lit

– Willie Burns a appelé, dit Connie O'Mara à Jack, son mari, qui venait de passer la porte de l'appartement avec jardin qu'ils louaient depuis son retour de la guerre.

– Qu'est-ce qu'il voulait ?

– Que tu retournes au poste.

– Bien, chef.

Une nuit fraîche d'automne tombait sur Los Angeles. Le sergent John O'Mara prit son pardessus dans le placard et son borsalino sur la patère posée à côté de l'entrée. Son revolver était toujours dans le holster qu'il portait à l'épaule.

Leur vieille Plymouth était garée en face de l'église catholique de Saint-Anselme, où le prêtre l'avait déjà embauché comme placeur. Selon lui, ce jeune sergent irlandais semblait né pour faire circuler le panier au moment de la quête – un simple coup d'œil de ses yeux d'un bleu perçant faisait des miracles.

Leur appartement n'était qu'à deux kilomètres du 77<sup>e</sup> commissariat de la police de Los Angeles, ou LAPD, en bordure du quartier de Watts, si bien que le trajet ne lui laissa guère le temps de se demander pourquoi le lieutenant Burns voulait le voir en dehors des heures de service. O'Mara s'était attiré quelques inimitiés au sein du département pour avoir coffré une bande de cambrioleurs, parmi lesquels le jeune fils d'un commandant de police. Chez les vieux de la vieille, certains

pensaient qu'il aurait dû faire disparaître le dossier. O'Mara ne mangeait pas de ce pain-là.

Lorsque le sergent atteignit le poste, dix-huit hommes étaient rassemblés dans la salle de réunion. Certains de ces flics étaient de vraies armoires à glace, les plus baraqués qu'il ait jamais vus. Ils n'étaient pas là pour une bête affaire de cambriolage. La plupart d'entre eux avaient des pardessus et des borsalinos semblables aux siens. Le lieutenant Willie Burns portait son feutre ramené en avant, cachant ses yeux, comme un truand.

Burns l'attendait à l'autre bout de la salle. C'était un bonhomme râblé, un vrai dur à cuire qui s'était pris une balle au tout début de sa carrière et avait servi comme officier de tir dans l'artillerie des Marines. Il se tenait derrière un banc, sur lequel était posée une mitrailleuse Thompson.

– Le chef nous a demandé de former une unité spéciale, dit Burns tout en démontant sans effort l'arme de ses doigts agiles avant de la remonter.

C'était alors le seul nom qu'on leur donnait, une « unité spéciale ». Plus tard, devant un jury, Burns devait déclarer :

– Mon objectif numéro un était d'empêcher les gangsters de s'entretuer et d'essayer de contenir ces brutes.

Mais ce jour-là, il expliqua à ces hommes ce qu'on attendait d'eux : s'ils se joignaient à lui, leurs cibles seraient des affranchis de la trempe de Benjamin « Bugsy » Siegel, le play-boy réfugié du syndicat du crime de New York, et Jack Dragna, l'importateur de bananes sicilien qui avait sous sa coupe tous les cercles de jeu clandestins de Los Angeles, plus quelques autres affaires. La majorité des policiers présents n'avaient jamais entendu parler de Dragna, bien qu'il se fût bâti un véritable empire criminel.

En revanche, ils connaissaient le nom de Mickey Cohen, qui avait buté un gros lard de bookmaker l'année précédente. De plus, Mickey était presque un gars du coin. Il était né à Brooklyn, de son vrai nom de Meyer Harris Cohen, mais sa mère avait déménagé lorsqu'il était tout petit et il avait grandi

à Boyle Heights, un quartier pauvre de Los Angeles. Il se fit d'abord crieur de journaux et dut lutter pour garder son coin de trottoir puis il combattit sur le ring en tant que poids léger, lui qui mesurait à peine un mètre soixante-cinq. C'était un petit bonhomme, mais il comprit vite qu'un bon revolver pouvait compenser son manque de stature. De la boxe, il passa aux jeux de dés puis braqua des commerces aux quatre coins de Cleveland et de Chicago jusqu'à ce qu'il attire l'attention de la bande à Capone et devienne leur « petit juif ». Ils l'encouragèrent à repartir pour l'Ouest, afin de prendre des leçons de classe aux côtés de Ben « Bugsy » Siegel, l'homme aux costards de cachemire, et d'aider au passage ce dernier à se débarrasser de quelques demi-sels locaux. Mais Mickey ne se fit guère remarquer, du moins jusqu'en 1945, lorsqu'un poussah de cent vingt-cinq kilos du nom de Maxie Shaman fit une entrée fracassante dans sa salle de jeu à peine cachée à l'arrière d'un magasin de peintures sur Santa Monica Boulevard. D'après Mickey, Maxie l'avait attaqué avec un 45, celui-là même qu'on avait retrouvé près du cadavre, ne lui laissant pas d'autre choix que de descendre le bookmaker avec le 38 qu'il gardait dans le tiroir de son bureau.

Plus tard, un autre bookmaker du nom de Paulie Gibbons se fit buter dans une rue de Beverly Hills, où un inconnu l'envoya *ad patres* par sept balles dans la peau. Durant l'automne 1946, deux natifs de Chicago, Bennie « la Boulette » Ganson et George Levenson, y passèrent à leur tour, et les journaux titrèrent : « Guerre des gangs pour les cercles de jeu ». Pour les grosses légumes de la ville de Los Angeles, ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase – et la raison pour laquelle, en ce mois d'octobre, le lieutenant Willie Burns rassemblait dix-huit candidats triés sur le volet pour créer une nouvelle unité secrète.

– Ce sera votre instrument de travail, leur dit Burns en levant la mitraillette pour y insérer son chargeur rond typique surnommé « camembert » et contenant cinquante balles.

Le marché était le suivant : s'ils rejoignaient son unité, ils figureraient toujours parmi les effectifs de leurs anciens commissariats, alors qu'en réalité ils opéreraient à partir de deux vieilles Ford rouillées. Ils ne procéderaient pas à des arrestations. S'ils devaient coffrer un client, ils appelleraient la crime, la mondaine ou les stups. Ils seraient également disponibles pour « d'autres corvées », selon la volonté du chef C.B. Horrall. Ils disposeraient d'une réserve de liquide fournie par les services secrets pour graisser la patte des indicibles susceptibles de leur communiquer des informations sur Buggy, Dragna, Cohen et leurs hommes. Mais ils n'auraient pas de bureau. Ils se retrouveraient au coin des rues, dans des parkings, sur les collines. En fait, ils n'existeraient pas.

Burns donna à ces dix-huit hommes une semaine pour réfléchir à sa proposition. Il leur enjoignit de prendre conseil auprès d'un vieux lieutenant du 77<sup>e</sup>, qui leur dit qu'une telle mission pourrait les mettre dans les petits papiers du chef, et même faire d'eux des héros – ou « les mener tout droit à San Pedro, à faire la circulation dans le brouillard ».

Le sergent Jack O'Mara tira sur sa pipe pendant que le vieux lieutenant les prévenait :

– Quoi que vous fassiez, gardez les mains propres.

Après cette semaine de réflexion, sept hommes seulement choisirent d'accepter l'offre de Willie Burns : le Gangster Squad était né, même s'il ne comptait que huit membres. O'Mara était l'un d'entre eux, et il dut expliquer à son épouse ce qu'il y avait dans l'étui à violon qu'il cachait désormais sous son lit.

Le sergent Jerry Wooters les rejoindrait plus tard. Il n'avait rien d'un enfant de chœur ni d'un fumeur de pipe. Il préférait les cigares ou les cigarettes pendant au coin de sa bouche. Gerard « Jerry » Wooters était mince et anguleux, et il avait tendance à foncer dans le tas. C'était le fils d'un chercheur d'or itinérant venu en Californie pour poursuivre, en vain, ses vieux

rêves de fortune. Jerry tenta d'éviter la guerre, mais celle-ci le rattrapa. Son avion fut abattu au-dessus du Pacifique et il finit sur un radeau. Si un navire japonais l'avait retrouvé en premier, il serait mort. Ce fut un Américain, et il remporta une médaille. Lorsqu'il rentra au pays, tout auréolé de gloire, il garda ses photos de lui-même entouré des accortes infirmières qui l'avaient soigné. En tant que policier, il garda son attitude arrogante, défiant aussi bien les truands que ses supérieurs. Lors de sa première affaire pour le Gangster Squad, il mena l'enquête qui devait chambouler les règles de base de la police de Californie.

Jerry Wooters et Jack O'Mara n'avaient rien en commun, sinon leur rang de sergent et leur obsession pour Mickey Cohen.

Plus tard, O'Mara devait tendre un piège au truand, se servant de ses propres flingues pour prouver que Mickey était un assassin.

Durant les années 1950, Wooters s'allia au rival en herbe de Mickey, Jack « le Massacreur » Whalen, un homme énergique qui se vantait de ne jamais avoir besoin d'armes à feu – ses poings suffisaient amplement – et rêvait de se faire un nom à Hollywood.

Ni O'Mara ni Wooters ne se confièrent l'un à l'autre ce qu'ils avaient fait.

Dix ans avant que le FBI de J. Edgar Hoover reconnaisse l'existence de la mafia, le Gangster Squad de la police de Los Angeles fit tout pour pourrir l'existence de Mickey Cohen et de ses congénères. Ils mirent en scène de fausses fusillades en voiture, afin de démoraliser leurs cibles, et emmenèrent des truands d'importation sur Mulholland Drive pour des « petites discussions » visant à les convaincre de rentrer chez eux. Ils se déguisèrent en dératiseurs et en réparateurs de téléphones, afin de poser des micros sans se soucier de mandats. Ils en truffèrent

des postes de télévision et le lit d'une jeune femme. Ils neutralisèrent un journaliste gênant et rendirent de menus services en loucedé à Jack Webb, qui couvrit de gloire la police de Los Angeles avec sa série *Dragnet*, d'abord à la radio puis à la télévision. Ils volèrent des armes et des carnets d'adresses aux truands et, plutôt que des chocolats, laissèrent des messages anonymes sur leurs oreillers.

Parfois, ils s'en sortirent de justesse – ils durent faire face à des grands jurys d'investigation, des procès et un ou deux chefs de la police sceptiques –, mais ils tinrent bon jusqu'à la fin des années 1950. C'est alors qu'une de leurs affaires parvint jusqu'à la Cour suprême de Californie et qu'un des leurs, Jerry Wooters le rebelle, se montra un peu trop imprudent. Il en résulta cette nuit mortelle dans la Vallée, lorsqu'une balle entre les deux yeux signala la fin du Gangster Squad et d'une ère marquante dans l'histoire de Los Angeles.

Ils opéraient à une époque particulière, dans un lieu particulier, où la vérité ne se trouvait pas en pleine lumière, mais dans les ombres, et où la justice ne hantait pas les prétoires, mais les rues. Car tel était leur Los Angeles, la ville aux palmiers inondée de soleil où tout le monde pouvait se réinventer, la ville qui, durant un interminable siècle, s'imagina que le Mal venait de loin.

PREMIÈRE PARTIE

LES WHALEN PARTENT  
VERS L'OUEST ET LA CITÉ  
DES ANGES



# Chapitre 1

## Arnaques sur la route

C'est entre deux salles de jeu que Fred Whalen apprit l'art subtil de l'arnaque en remontant le Mississippi, le fleuve qui divise l'Amérique. Il naquit en 1898 à Alton, Illinois, juste en face de Saint Louis, sur l'autre rive. Dès l'adolescence, il avait tout compris des évangélistes itinérants qui tenaient boutique sous des tentes, dans des granges et, parfois, dans de véritables églises. Il avait vu des spectateurs entrer en transe, en pleine extase divine, et avait aussitôt deviné la réalité : c'étaient des simulateurs à la solde des prédicateurs. Le petit Freddie pouvait à peine regarder par-dessus les prie-Dieu, mais savait reconnaître une arnaque quand il en voyait une. Alors il prenait son manteau pour en recouvrir ceux qui se tortillaient dans les allées, quitte à gâcher le spectacle... jusqu'à ce que les prédicateurs lui donnent 5 dollars pour qu'il reste dans son coin.

Pour les évangélistes qui n'avaient pas de complices prêts à jouer les possédés du Saint-Esprit, Freddie employait une autre tactique. Il n'avait pas besoin d'un livre de cantiques. Il connaissait par cœur les hymnes les plus courants comme : *Êtes-vous lavés dans le sang du Christ ?* Il se levait avec tout le monde, et braillait avec la foule jusqu'au refrain final :

« Vos vêtements sont-ils souillés ?  
Sont-ils blancs comme neige ?  
Êtes-vous baignés du sang de l'agneau ? »

Le prédicateur faisait ensuite signe de s'asseoir à ses ouailles, prêt à revenir aux affaires en cours, et tous obéissaient – à l'exception de Freddie. Il restait debout et recommençait le chant depuis le début : « Êtes-vous baignés dans le sang de l'agneau ? ». Alors tout le monde se relevait et reprenait ses psalmodies, du premier au dernier vers. Le prêcheur devait alors de nouveau leur faire signe de s'asseoir, tandis que Freddie entonnait une troisième fois son refrain : « Êtes-vous lavés dans le sang de l'agneau ? ». Le marché était alors le même : 5 dollars pour qu'il la boucle.

Quant au billard, c'était un prodige : à l'âge de quinze ans, il pouvait battre n'importe qui dans sa ville natale. Un vieux requin du nom de Tennessee Brown vit ce gamin irlandais affronter des joueurs expérimentés pour un bocal rempli de menue monnaie et supplia les parents de Freddie de le laisser prendre ce garçon sous son aile. Son père était opérateur pour les chemins de fer de l'Illinois mais avait grandi en Irlande, toujours entre deux famines, et il connaissait la valeur de l'argent. Bientôt, le jeune Freddie se donnait en spectacle, séduisant les foules en faisant tomber des boules posées sur des bouteilles de Coca. Mais pour lui, le billard n'était pas juste une question de frime. Il s'agissait d'avoir l'air le plus minable possible tout en battant son adversaire afin de lui faire croire que s'il perdait, c'était sa faute. Freddie quitta l'école et prit la route avec sa queue de billard et son mentor, qui le guida dans les rades et les salles de jeu bordant la rivière, afin qu'il perfectionne ses talents.

L'enfance de Freddy toucha officiellement à sa fin le jour où son père contracta la tuberculose et se mit à tousser sans pouvoir s'arrêter. John Whalen laissa sa famille pour gagner ce lieu lointain et magnifique du nom de Californie, où, selon la rumeur, on trouvait des remèdes miracles, avant de revenir à Alton quatre semaines plus tard, rongé par la maladie et le mal du pays. À la mort de son père, en 1912, Freddie avait quatorze ans.

Il alla s'installer à Chicago pour mettre en pratique tout ce qu'il avait appris sur la nature humaine et se fit VRP. Il était mince mais mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et, une fois emballé dans un complet-veston gris, pouvait passer pour un adulte. Il avait un sourire naturellement trop grand, un sourire de vendeur, et si certains le pensaient factice – soit –, la majorité des gens le trouvait charmant. Freddie convainquit deux studios photo rivaux de Chicago de le prendre comme représentant. Ses employeurs ne découvrirent jamais qu'il travaillait pour la concurrence.

Bien vite, Freddie se tourna vers un autre genre de produit : une machine à rédiger des chèques. Comme les gens craignaient que des petits malins ne falsifient les chèques qu'ils rédigeaient afin d'en augmenter les montants, on avait conçu une machine à écrire qui perforait le papier pour y inscrire le bon chiffre. Il n'eut aucun mal à convaincre les gogos des dangers qu'ils encouraient sans la sécurité que leur offrait son produit. Peu après, la compagnie qui le fabriquait proposa de l'envoyer à New York pour le vendre sur ce territoire. Mais il déclina l'offre à cause d'une fille.

Dans l'histoire des Whalen, il existe deux versions de la façon dont Freddie rencontra Lillian Wunderlich.

L'une est dans la pure tradition Americana, mignonne, innocente et romantique. Freddie était en voyage d'affaires à Saint Louis lorsqu'il s'arrêta dans une pension de famille bouillonnante d'activité, tenue par la mère de Lillian. Le clan Wunderlich était immense, comptant seize enfants dont la plupart se chargeaient des corvées dans la ferme familiale à Pacific, Missouri. Cela expliquait peut-être pourquoi les garçons étaient tous baraqués – l'un d'entre eux, Augustus dit « Gus », pouvait soulever d'une main la plus lourde des chaises de la maison. Mais c'est la fille aînée qui fit revenir Freddie. Née en 1899, un an après lui, Lillian avait à peine quatorze ans lorsqu'ils sortirent ensemble pour la première fois, suivis de plusieurs Wunderlich jouant les chaperons : tous souhaitaient garder un œil sur ce

vendeur nomade, joueur de billard, et sur son sourire surdimensionné.

Mais la seconde version de l'histoire suggère que les Wunderlich savaient fort bien à qui ils avaient affaire. Le jeune Gus adorait les spectacles de music-hall itinérants et assista à l'un d'eux, installé dans une grange. Le lendemain, il y entraîna ses deux sœurs Lillian et Florence en leur disant qu'il fallait absolument qu'elles voient ça. Tous trois s'installèrent à l'étage, d'où ils virent un prédicateur implorer la foule :

– Je SAIS qu'un pécheur se trouve parmi nous ce soir, quelqu'un qui boit, joue et s'intéresse aux femmes. Et si nous baissons tous la tête, il se rendra au Seigneur CE SOIR MÊME. Viens, pécheur, dénonce-toi !

Sur ce, un jeune homme bien mis, efflanqué, aux cheveux noirs, se leva d'un bond.

– C'est moi ! cria-t-il en s'avançant à genoux, en larmes, prêt à être sauvé.

C'était Fred Whalen, bien sûr, et après le service, Gus emmena ses sœurs à l'arrière de la grange et leur dit à nouveau : « Regardez bien. » Et, en effet, Freddie et le prédicateur se serrèrent la main, des billets de banque furent échangés, l'homme de Dieu réglant le pécheur repent qui n'était plus son adversaire.

Lillian Wunderlich eut le coup de foudre. Elle aimait rappeler que sa grand-mère avait dansé avec Frank et Jesse James, les braqueurs de trains, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. C'était dans son sang, ce genre d'homme l'attirait irrésistiblement. Lorsqu'elle épousa Fred, elle avait seize ans et lui dix-sept. Ils passèrent leur lune de miel à l'hôtel de Mineral Spring, à Alton, qui vantait les qualités thérapeutiques des eaux bouillonnantes de son sous-sol et les vendait en bouteille.

Le couple eut d'abord une fille, Bobie, puis un fils, Jack, né le 11 mai 1921 peu après minuit.

L'année suivante, Fred Whalen entreprenait la migration vers l'Ouest du clan tout entier, avec sa jeune épouse, leurs deux

enfants et toute une tribu de Wunderlich. Il débarqua dans leur pension avec 26 dollars, sa queue de billard, ses vêtements de luxe et deux véhicules.

– Ceux qui veulent nous suivre en Californie, faites vos bagages tout de suite, parce qu'on y va, annonça-t-il.

Une douzaine de membres de la famille s'entassèrent dans les deux voitures qui les attendaient à l'extérieur. L'une était une limousine noire à la fiabilité douteuse, produite par la compagnie Dorris Motor Car de Saint Louis (« Construite selon nos standards. Pas pour diminuer les coûts. »), laquelle ne tarderait pas à fermer boutique. L'autre était impressionnante, une Marmon usinée par la fabrique d'Indianapolis dont le roadster jaune monoplace avait gagné la première course des sept cent cinquante kilomètres de cette même ville. À présent, Marmon offrait aux automobilistes exigeants « La voiture numéro un de la classe numéro un », avec des banquettes arrière spacieuses, des boiseries de chaque côté, des pneus blancs et une calandre couronnée d'un ornement argenté qui aurait été plus à sa place sur la voiture d'un patron millionnaire, ce que Fred prétendait exactement être dans les petites villes qu'ils traversaient en chemin.

Ils s'arrêtaient dans un campement en bord de route à la périphérie d'un bled, et tout le monde descendait de voiture, sauf Fred, sa jeune épouse et Gus le colosse. Une tante se chargeait de Jack, qui voyageait dans un berceau improvisé, suspendu à une corde derrière le siège avant d'une des voitures. Pendant que les autres Wunderlich se mettaient en quête d'une ferme où dérober un poulet, Fred revêtait son costume trois pièces, et Lillian sa robe à froufrous avec un chapeau assorti. Gus se préparait également en mettant une chemise blanche, un gilet... et une casquette de chauffeur. Puis ils descendaient triomphalement la grande rue du patelin le plus proche dans leur belle Marmon, le couple installé à l'arrière, et Gus au volant. Fred l'appelait « Fiston » et « Mon brave », mais Gus, qui avait conduit

toutes sortes de véhicules utilitaires à la ferme et retapé leur moteur depuis qu'il avait quitté l'école, était le chauffeur idéal.

Dans chaque ville, Gus cherchait la taverne la plus fréquentée et faisait caler la Marmon juste devant sa porte. Lorsqu'il en descendait pour jeter un coup d'œil sous le capot, une petite troupe s'était déjà rassemblée pour contempler cette voiture qui n'était certainement pas une Ford et le couple aristocratique sapé qui occupait la banquette arrière. Gus examinait le moteur, secouait la tête et demandait à la cantonade si quelqu'un savait où il pourrait trouver une boîte à outils. Puis il allait dire à Fred :

– Désolé, monsieur, mais la réparation risque de prendre un certain temps. Pourquoi ne pas aller à l'intérieur, au frais, et boire quelque rafraîchissement ?

Fred prenait la main de Lillian pour entrer dans la taverne d'un pas conquérant. À peine avaient-ils disparu à l'intérieur qu'un type du coin ne manquait pas de demander :

– Qui est-ce ?

Gus-le-chauffeur leur parlait alors de la compagnie financière que dirigeait Fred, quelque chose en « inc. » ou « ent. », puis ajoutait :

– Vous avez une table de billard dans le coin ?

– Oui, bien sûr.

– Eh bien, mon patron se plaît à croire qu'il est un bon joueur.

Gus regardait à droite et à gauche pour s'assurer que ledit patron n'était pas à portée de voix, puis leur confiait que n'importe quel pékin pouvait le battre facilement pour peu qu'il reste sobre. Tout ce qu'il leur demandait, c'était de partager leurs gains avec ce chauffeur obligeant qui les avait rencardés, de lui glisser un petit pourboire après avoir lessivé son patron. La nouvelle se répandait comme une traînée de poudre : il y avait un nouveau gogo en ville, un richard prêt à se faire plumer.

Et voilà comment les Whalen et les Wunderlich financèrent leur voyage vers l'Ouest, avec l'argent que Fred soutirait aux plus beaux pigeons de l'Amérique profonde.

## Chapitre 2

### La ville où le mal vient d'ailleurs

Depuis le début du siècle, la ville de Los Angeles avait toujours peur d'être envahie par des malfaisants venus d'ailleurs. Le grand essor du chemin de fer n'atteignit cette jeune ville qu'en 1876, lorsque la Southern Pacific fit la jonction avec la ligne venant du Nord, et il fallut attendre l'année suivante pour qu'un nouveau poste de chef de la police soit créé, avec six agents sous ses ordres. En 1885, Los Angeles était une communauté de soixante-cinq mille habitants éparpillés sur ce vaste territoire, et sa police comptait soixante-quinze membres, y compris l'infirmière, les plantons, l'huissier et les secrétaires. Si on ignorait les deux cochers conduisant les paniers à salade tirés par des chevaux, le chef John Glass disposait de quarante-huit hommes pour surveiller une région de cinquante kilomètres carrés et combattre les problèmes du moment :

– Il y a quelques – beaucoup trop – salles de poker clandestines à l'arrière des boutiques de cigares et des saloons, qui font beaucoup de mal aux jeunes hommes de cette ville et engraisent des minables trop fainéants pour travailler, dit le chef Glass aux citoyens dans son rapport annuel de 1891. Il est difficile d'éradiquer les loteries... Le nombre de prêteurs sur gages et autres vendeurs d'objets d'occasion est en augmentation.

Pour Los Angeles, la bonne nouvelle était que le nombre de maisons de tolérance restait stable et qu'« on avait déclaré la

guerre aux souteneurs ». Mais le chef Glass réservait un avertissement à cet avant-poste baigné de soleil qui se voulait le jardin d'Éden américain :

– Nos résidents voient croître chaque année une grave source d'irritation et de danger : en hiver, le nombre de cambrioleurs, pilliers de coffres et autres voleurs professionnels en provenance des grandes villes de l'Est ne cesse d'augmenter.

Bien qu'on ait arrêté des hordes de ces « truands de l'Est », Glass décréta qu'il était temps d'équiper ses agents avec autre chose qu'un bâton de bois et une ceinture en cuir. Il fallait cesser de compter sur eux pour acheter de leurs deniers des menottes et des revolvers. Le chef en appela à la ville pour offrir ces équipements à ses policiers, plus « un sifflet, une clé pour les bornes d'appel des pompiers... et un fusil de première qualité ».

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, des fusillades éclatèrent entre les immigrants vendant des fruits à même leurs carrioles – le premier signe que la tristement célèbre Main noire avait fait son apparition à Los Angeles –, et ces étrangers indésirables prirent du galon en devenant des « gangsters de l'Est ». Lorsque John Maisano se fit descendre de trois balles dans le dos le 2 juin 1906, il survécut assez longtemps pour identifier le tireur : Joe Ardizzone, un autre marchand de fruits immigré, « l'homme de fer » du petit quartier italien de la ville. Mais Ardizzone s'empessa de « disparaître dans le noir », comme le remarqua un témoin. « Cette affaire est complexe, parce que les Italiens du quartier font tout ce qu'ils peuvent pour faciliter la fuite du criminel et refusent catégoriquement de parler en prétendant tout ignorer de ce crime. »

Quelques mois plus tard, un homme à vélo buta Joseph Cucchia, père de trois enfants, alors qu'il conduisait son chariot le long de North Main Street.

Le suivant fut un barbier nommé Giovanni Bentavegna, abattu à travers la vitrine de son salon. Les autorités dirent avoir trouvé dans sa poche une lettre rédigée en sicilien et illustrée

de « dessins grossiers représentant un clown et un policier », l'avertissement typique de la Main noire pour désigner une balance. Ce genre d'événement était monnaie courante dans la Little Italy de New York depuis la grande vague d'immigration des années 1890, en provenance de l'autre côté de l'Atlantique. Mais Los Angeles ? On trouva un nouveau surnom pour les rues du quartier italien : « Le champ de tir au fusil ».

En 1913, le LAPD annonça qu'il embauchait vingt-cinq nouveaux agents pour repousser ce qu'on appelait désormais les « malfrats de l'Est ». Une initiative découlant en partie du braquage d'une bijouterie de South Broadway. Des inconnus découpèrent un trou de soixante centimètres dans le toit, descendirent le long d'une corde, évitèrent plusieurs alarmes et repartirent avec un plateau sur lequel reposaient des dizaines de bagues en diamant d'une valeur de 6 000 dollars : le braquage le plus lucratif de l'année. De toute évidence, les coupables étaient des pros, mais les officiels y virent la preuve d'une affluence de tire-laine, de monte-en-l'air, de pickpockets et de pilleurs de coffres. « Un millier de voleurs fondent sur Los Angeles », déclara la police dans un communiqué officiel au *Los Angeles Times*. « Les départements de l'Est ont fait savoir que presque tous les criminels qu'ils arrêtaient se disaient prêts à partir pour Los Angeles dès leur relâche et, pire encore, que la quasi-totalité des fugitifs recherchés étaient en route vers cette ville, voire déjà sur place. »

Comme pour ponctuer l'avertissement – et faire taire les sceptiques –, l'un des vingt-cinq nouveaux agents de police embauchés pour repousser cette invasion fut presque aussitôt impliqué dans une fusillade avec deux hommes armés. Avec à peine quelques jours de service à son actif, Frank « Lefty » James devint un héros instantané, lui qui se prit une balle dans l'épaule mais abattit l'un de ses adversaires et blessa le second. Ce dernier s'empressa de dire aux agents qu'il n'était en ville que depuis vingt-quatre heures... et qu'il arrivait de Buffalo.

Puis, un soir, deux adjoints du shérif du comté de Los Angeles se virent embringués dans une poursuite, suivie d'une fusillade sur une partie déserte de West Temple Street, et l'un des tireurs laissa derrière lui un chapeau troué d'une balle de 45, portant l'étiquette d'un magasin de Chicago.

On en vint à redouter le pire : l'arrivée d'Al Capone en personne. La rumeur circula que le criminel le plus redouté du pays s'était introduit en ville sous un faux nom et était descendu au Biltmore, un nouvel hôtel pourvu d'une piscine aux dalles bleu marine en son sous-sol. L'agent Ed « la Bagarre » Brown s'y rendit, accompagné d'une délégation de policiers pour escorter officiellement Capone et ses gardes du corps jusqu'au premier train pour Chicago. Capone n'avait alors que vingt-huit ans, mais on disait qu'il pesait déjà 2 millions de dollars amassés dans le commerce de la bière et des alcools. Capone prit sa disgrâce avec humour, remarquant que lui et ses hommes avaient au moins pu visiter un studio de cinéma.

– Je suis venu ici avec mes potes pour voir un peu de pays, railla-t-il. Pourquoi tout le monde m'en veut-il tant ? On est de simples touristes, et je vous croyais plus accueillants. Depuis quand on vire de Los Angeles quelqu'un qui a les poches pleines ?

Ainsi, Los Angeles eut son premier contact avec un truand qui tournait tout en dérision – et ça ne serait pas le dernier. Mais la ville disposait également d'un nouveau policier célèbre pour garder ses frontières. Après « Lefty » James, ce fut au tour de « la Bagarre » Brown d'avoir les honneurs des gros titres. La gloire !

SCARFACE AL VINT TRAÎNER PAR LÀ  
OH ! LE VOILÀ QUI S'EN VA !

À cette époque, les Whalen s'étaient installés dans un petit appartement au-dessus d'un bazar qu'ils ouvrirent avec ce qui restait des sommes que Fred avait gagnées en chemin. Ils avaient traversé le désert le long de la vieille piste de Santa Fe, réparant les pneus crevés de jour et campant la nuit alors que les coyotes hurlaient autour de leurs tentes. Il n'y avait pas beaucoup d'autres Marmon sur cette voie qu'on gratifierait bientôt du titre de Route 66, mais en 1922 elle était bondée d'autres pèlerins dans leurs Ford T et leurs guimbardes, en route vers un Los Angeles en pleine expansion qui devint bientôt la plus grande ville de Californie, devançant San Francisco. Chaque année, cent mille personnes y émigraient, une population en provenance des États du centre qui n'était plus attirée par la fièvre de l'or du siècle précédent. Certains étaient envoûtés par un nouveau fantasme – devenir une star du cinéma –, mais la plupart se contentaient aisément de prendre un nouveau départ dans « la ville de l'éternel soleil », comme la baptisa Cornelius Vanderbilt Jr. – sans oublier les repas gratuits que les agents immobiliers offraient à quiconque venait visiter leurs lotissements neufs. L'année où les Whalen arrivèrent en ville, un entrepreneur fit poser sur les collines un immense panneau proclamant HOLLYWOODLAND, du nom de son quartier-champignon situé en contrebas. Un autre parsemait son terrain de fausses façades soutenues par des étais de bois, tels des décors de cinéma, représentant des maisons qui restaient à construire. Un autre encore vous offrait un coq pour chaque achat, afin que vous ayez l'impression d'être toujours un fermier – ce que vous étiez chez vous, tout là-bas, dans l'Iowa.

Les Whalen ouvrirent boutique à un kilomètre et demi du centre-ville, loin de son bouillonnement commercial. Mais le développement urbain ne tarderait pas à les rattraper. Sur Wilshire Boulevard, on venait de terminer la construction de l'Ambassador Hotel, une imitation d'un château moyenâgeux. Il comportait cinq cents chambres et un night-club, le Cocoman Grove, où les danseurs valsaient « sous le charme des palmiers »

– artificiels. Mais, au fur et à mesure qu'on s'éloignait du centre, le Wilshire Boulevard cessait d'être pavé et, en continuant vers l'océan, on ne tardait pas à voir des fermes et des champs de haricots. Les Whalen étaient également tout près de Westlake Park, un décor prisé pour les cartes postales colorisées qui faisaient alors fureur, montrant des scènes pastellisées peuplées de gentlemen et de demoiselles en habits du dimanche se promenant sous des cyprès et des palmiers pour gagner un hangar à bateaux en bord du lac, où un drapeau américain planté sur un kiosque dominait de jeunes couples en canots. On pouvait trouver de telles images en vente à côté de la caisse enregistreuse des Whalen, au milieu de tout ce qu'ils avaient volé.

En 1924, peu après Noël, Fred et Lillian se firent prendre alors qu'ils fauchaient trois pulls dans un autre magasin. Pendant que Fred l'attendait dans sa voiture, prêt à filer, Lillian avait fait honneur à son ancêtre Jesse James en emportant les vêtements, profitant de ce que le vendeur s'occupait d'autres clients. Puis la police de Los Angeles exposa d'autres objets provenant de la boutique des Whalen – des bas, des robes, des sous-vêtements de soie –, et les commerçants défilèrent des quatre coins de la ville pour les examiner et annoncer : « C'est à moi ! » ou « C'est à nous ! ». Au moment du procès, les procureurs disposaient d'une douzaine de témoins de leurs chapardages.

Lorsque Fred vint à la barre, il décocha aux jurés son sourire de VRP et prétendit que les soutiens-gorge et les nuisettes étaient des dons offerts lors d'une fête d'anniversaire. Mais le jury ne délibéra que vingt minutes avant de les déclarer coupables. En entendant le verdict, Lillian s'évanouit, et Fred dut passer une nuit en taule, plus l'humiliation de voir le journal local le taxer de « champion de billard auto-proclamé ».

Ce n'était pas le meilleur moyen d'entamer une nouvelle vie à L.A., mais, au moins, personne ne les traita d'étrangers. Dans une ville pleine de réfugiés et d'aspirant-vedettes, être les tenants d'une simple boutique familiale tout en traînant deux bébés

suffisait pour faire des Whalen d'authentiques *Angelinos*. Le fait que ces crétins de journalistes doutent des dons de joueur de billard de Fred tourna même en sa faveur.

Il préférait le billard simple, un tournoi sans chichis où il fallait mettre cent vingt-cinq balles dans les trous. Mais c'était dans les bars et les salles qu'on pouvait gagner gros, là où les gogos aimaient les parties plus rapides telles que le *Eight-ball*. Un joueur du calibre de Fred pouvait liquider toutes les boules en un seul tour, mais il ne s'y risquait jamais : en voyant sa dextérité, le dernier des abrutis, même pété comme un coing, retirait son pognon de la table. Au lieu de cela, Fred faisait semblant de rater de peu ses premiers coups, envoyant ses boules – rayées ou non – dériver vers les poches. Plus important encore, il laissait la blanche dans un coin, ne laissant aucune ouverture à l'autre joueur. Lorsque son tour venait à nouveau, Fred n'avait plus qu'à viser ses boules posées en bordure des poches, des tirs faciles à la portée de n'importe qui. Tout le monde croyait à un coup de chance. Les parieurs commençaient souvent à jouer de la menue monnaie, mais un perdant en rogne pouvait poser sur la table des dollars, ou même plus, dans l'espoir de se refaire.

Tel était le *modus operandi* de Fred alors qu'il écumait les salles de jeu sélectes fréquentées par ceux qui bénéficiaient de l'essor de deux secteurs d'activité. Les pétroliers avaient les poches pleines grâce au champ de Signal Hill, près de Long Beach, où un seul puits pouvait cracher plus de trois mille litres par jour. Les gens d'Hollywood étaient également pleins aux as, eux qui, en 1927, dépensaient 100 millions de dollars par an pour faire des films.

Mais Fred ne dédaignait pas les quartiers moins huppés où le billard fait partie intégrante de l'existence et constitue même un test de virilité. Boyle Heights était l'un de ces quartiers, un bidonville situé à l'est de la Los Angeles River que la proximité des usines et des dépôts du chemin de fer rendait inattractif. On y accueillait les groupes ethniques dont nul ne voulait – ou

que les conventions de voisinage excluaient : les Mexicains, les Italiens, et surtout les Juifs russes pauvres, ceux qui étaient d'abord passés par New York et retrouvaient une seconde fois le statut de réfugié. Boyle Heights était un modèle de darwinisme où seuls les plus forts s'en sortaient, ce qu'on démontrait chaque soir dans la salle de billard d'Art Weiner. On y trouvait de braves gens avec des noms comme Matzie ou Dago Frank, qui, pour peu qu'on leur donnât la bonne paire de dés, pouvaient tirer n'importe quel chiffre et se croyaient également des caïds du billard. Les jeunes durs du coin luttaient pour s'attirer leurs faveurs ; parmi eux, un vendeur de journaux riquiqui du nom de Meyer Harris Cohen, dont la mère, Fanny, une immigrante venue de Kiev, avait emmené ses six enfants vers l'ouest après la mort de Max, son mari. Les gosses l'aidaient à faire tourner sa petite épicerie en portant les cartons, bien que le plus jeune préférât la rue ou la salle de billard, où il se chargeait de mettre les boules dans le triangle et de noter les scores pour Matzie et Dago Frank. « Passe-moi la craie ! » braillaient-ils, et le gamin, qu'ils surnommaient Mickey, obéissait aussitôt. Mais nul ne sait si Mickey Cohen vit un jour Fred Whalen ridiculiser ses idoles ou si leurs yeux se croisèrent par-dessus la feutrine verte des tables de la salle d'Art Weiner, comme ils le feraient plusieurs dizaines d'années plus tard, mais dans un tribunal cette fois.

Parfois, Fred était d'humeur à frimer. Alors la famille prenait la voiture pour se rendre dans les petites communautés de L.A., si semblables à celles qu'ils avaient ratissées au cours de leur périple vers l'Ouest. Lillian lui avait confectionné un costume de satin bleu luisant avec un chapeau russe façon cosaque et un loup, et ils placardaient des affiches annonçant le spectacle de « l'incroyable homme masqué ». Fred effectuait les tours qu'il avait appris durant son enfance, et d'autres qu'il ajoutait à son répertoire. Ces spectacles témoignaient d'une sincérité enthousiaste.

siasmante, et pas seulement parce qu'il pouvait enfin montrer ses dons ; c'était le moment où il pouvait enfin proclamer qui il était.

– Je vais vous tromper, disait-il, mais même quand je vous aurai tout expliqué, vous ne verrez toujours pas comment j'ai fait !

Puis il faisait disparaître la boule rouge sous leurs yeux.

Bien sûr, il n'avait pas renoncé aux arnaques comme celle du chauffeur, loin de là. Il adorait ce petit tour. En fait, il le referait à nouveau, sauf que cette fois ce ne serait pas Gus qui porterait la casquette en conduisant la voiture d'un faux richard. Bientôt, Fred Whalen aurait les moyens d'avoir un authentique chauffeur et une limousine, une Stearns-Knight, et la façon dont il se les procura n'eut rien à voir avec le billard.